

Le Pré d'Anna

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Secret de Miette

Le Temps des aubépines

Le Valet de pique

Marie de Palet

Le Pré d'Anna



© Centre France Livres SAS, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0272-0

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

L'enterrement s'achevait. Maintenant, la foule silencieuse se dirigeait lentement vers le cimetière où la fosse béante attendait. C'était Marcel Rolland que l'on portait en terre. Un homme taillé en hercule qui, pensait-on, était parti pour devenir centenaire : jamais malade, même pas le plus petit rhume, il rayonnait la santé et l'optimisme avec son teint rubicond et ses moustaches conquérantes. Et puis voilà, il y avait deux jours, en rentrant de labourer son champ préféré : le Marquat, il s'était affaissé et, quand son épouse s'était précipitée, il rendait le dernier soupir... Ah, on est bien peu de chose, comme l'avait fait remarquer le curé dans son homélie... Cet homme robuste, bien en chair, bon vivant, s'en allait accompagné par tous les paroissiens atterrés par cette brusque disparition. Le prêtre marchait le premier suivi par le cercueil porté par quatre des amis du défunt qui avaient encore peine à croire que Marcel les avait quittés sans un mot, sans une bonne blague comme il le faisait d'ordinaire.

Marcel Rolland était un membre actif au conseil municipal, dont il avait été plusieurs fois adjoint, réputé pour sa lucidité et son intégrité et dont personne n'osait discuter les décisions. À la suite du cercueil avançait Joséphine, sa femme : une souris grise qui vivait à l'ombre de son mari et dont personne ne parlait. Elle faisait son travail sans bruit, attentive au bien-être des siens et ne sortait guère que pour la première messe du dimanche matin.

Elle allait toute vêtue de noir, au bras de sa fille Anna elle aussi tout en noir. Derrière elles étaient présents Antoine, le fils aîné, accompagné de Juliette, sa femme ; René, le second fils, avec sa femme, Jeanne, venu spécialement de Rodez où il travaillait à la construction d'une ligne de chemin de fer ; enfin Mathilde et son mari, Louis, habitant le village de Langlade. Toute la parentèle suivait en désordre dans un calme religieux, encore abasourdie par cette mort rapide. Le reste des paroissiens, accoudé au mur de séparation du chemin et du cimetière, allait accompagner l'inhumation avant de partir chez eux en commentant la cérémonie et la vie du défunt. Le cercueil posé à même le sol,

tandis que le prêtre murmurait une dernière prière, attendait le bon vouloir du menuisier qui, cordes à la main, faisait déjà signe aux porteurs pour la descente dans la fosse.

C'était une belle journée d'automne. En cette matinée d'octobre, le soleil encore ardent nimbait le cortège de sa lumière dorée, s'associant à la cérémonie. Du coin de l'œil, Anna guettait Émile, son presque fiancé que son père n'appréciait pas puisqu'il n'avait jamais voulu le recevoir ni accepter sa demande en mariage. La jeune fille en avait été particulièrement choquée. Émile était un bon garçon, travailleur, un peu fanfaron peut-être, mais tellement gentil... Elle ne comprenait pas le refus de son père qui n'avait jamais donné d'autres explications qu'un laconique « Tu ne l'épouserai pas ». Bien sûr, Émile était moins riche que ne l'étaient les Rolland mais ses terres étaient bien situées et Émile n'était pas un mauvais parti. Il valait largement Louis, l'époux de Mathilde, sa sœur, qui avec ses six hectares tirait souvent le diable par la queue ; et pourtant, le père n'avait rien trouvé à redire à cette union. Pourquoi elle ? Pourquoi avait-il refusé son consentement. Elle

en venait à se demander s'il ne voulait pas la maintenir à la maison pour s'assurer un bâton de soutien pour sa vieillesse... Cependant, il y avait déjà Antoine et Juliette à la maison avec deux garçons : Marcel et Jules... Anna n'avait pas osé protester mais, dans le secret de son cœur, elle s'était juré de ne pas renoncer à Émile et, tout en pleurant la mort de son père, elle se disait que tout s'arrangeait pour le mieux. Elle était persuadée que sa mère ne mettrait pas d'obstacle à son union. La période du deuil passée, elle pourrait enfin convoler avec Émile. Elle venait d'atteindre vingt-deux ans et il était grand temps, pour elle, de se marier. Quittant ses pensées, la jeune fille revint à la réalité.

Maintenant, après une dernière bénédiction, le curé sortait du cimetière suivi par les enfants de chœur, chasuble au vent. Le menuisier donnait des ordres. Chaque homme saisissait un bout de corde et le cercueil descendait lentement dans la fosse. À ses côtés, sa mère, les yeux secs, le regard fixe, serrait son mouchoir contre sa bouche. Elle ne réalisait pas ce qui lui arrivait. Ayant toujours vécu dans l'ombre de Marcel, elle ne voyait pas comment elle pourrait survivre

à son départ. Certes, la ferme continuerait comme elle l'avait toujours fait depuis des générations. Antoine était l'aîné, l'héritier. Il avait toujours, lui aussi, travaillé à l'ombre de son père ; maintenant, il était le maître et elle, Joséphine, devrait passer la main à Juliette... Juliette était la seule à tenir tête à Marcel. Elle osait discuter avec lui et dire qu'elle n'était pas d'accord quand ses décisions ne lui plaisaient pas. Ils avaient eu des disputes homériques. Marcel, qui avait l'habitude que tout cède devant lui et qu'on exécute ses ordres sans les discuter, ne comprenait pas qu'une péronnelle de guère plus de vingt ans ose lui tenir tête. Il se mettait dans des colères folles et renvoyait sa bru au ménage ou à ses casseroles. La jeune femme, obligée d'obéir, n'en restait pas moins sur ses positions à la grande fureur de Marcel qui ne pouvait comprendre qu'on lui résiste...

Maintenant, c'était fini. Le cercueil reposait au fond de la fosse. Le menuisier et ses aides s'étaient écartés et la famille s'approchait pour un dernier adieu. Dans un silence religieux, tous entouraient la fosse béante. Quelques-uns essuyaient une larme, d'autres baissaient la

tête d'un air triste. Les hommes tenaient leur chapeau à la main, les femmes serraient leur sac à main contre leur poitrine. Mathilde se signa et se mit à réciter le *De profundis*. Tous répondirent à mi-voix. Quand ce fut fini, après quelques invocations et un dernier signe de croix sur le cercueil, ils quittèrent le cimetière, la tête baissée, les uns derrière les autres. Ils se retrouvèrent devant le parvis de l'église. Les oncles et les tantes, venus pour cette triste circonstance, entourèrent Joséphine, la saluèrent et l'embrassèrent tout en faisant l'éloge du défunt et en déplorant son départ si rapide.

— Passez à la maison, leur dit Antoine, prenant déjà l'autorité du disparu.

Il y avait longtemps qu'il désirait secouer le joug ; mais, avec un père intransigeant comme l'était le sien, cela n'était guère possible. Bien sûr, il se désolait de la mort de son père et regrettait qu'il n'ait pu exprimer ses dernières volontés ; mais, à sa grande honte, au fond de lui, il se réjouissait d'être enfin son propre maître. Tout le monde savait que c'était lui qui succéderait à Marcel. Il était l'aîné des garçons et, depuis

des générations, la ferme passait à l'aîné. Il lui faudrait pourtant doter Anna, les autres ayant reçu leur part à leur mariage. Il se rappelait la colère du père quand Mathilde avait réclamé un champ qui jouxtait un des prés de Louis. Son père l'avait regardée avec mépris et avait prononcé d'une voix terrible :

— On ne morcelle pas la propriété ; au contraire, on cherche toujours à acquérir des terres et tout va à l'aîné. Toi, contente-toi de ta dot. Je crois qu'elle est assez conséquente pour t'acheter des champs !...

Mathilde avait rougi et n'avait pas insisté. Joséphine, qui avait pourtant apporté quelques belles pièces de terrain à son mariage, n'avait pas osé prendre la défense de sa fille. Elle estimait, elle aussi, que la terre revenait à l'aîné. C'était pareil dans sa famille et elle savait que, si elle avait hérité de ces champs, c'était uniquement parce que son père n'avait pas de garçons qu'il avait consenti à partager sa propriété entre ses trois filles. Et, souvent, jeune mariée, elle s'était demandé si Marcel ne l'avait pas épousée parce qu'il savait qu'elle lui apporterait des terres en dot. Entre eux, il n'était pas question d'amour.

Tous ses rêves d'adolescente avaient disparu lorsque, lors de la nuit de noces, son mari s'était montré d'une brutalité inouïe, prenant son plaisir sans s'occuper de sa jeune et fragile épouse... Il en avait été de même tout au long de sa vie conjugale. Joséphine devait être prête à toutes les exigences de son époux ; elle n'avait droit à aucune dérobade. Elle avait été sa chose du commencement à la fin...

À partir du parvis de l'église, toute la parentèle suivit docilement Antoine et Joséphine vers la maison du défunt où les attendait une collation que Juliette servit aidée par Anna. Quand elle passa devant sa sœur Mathilde, celle-ci lui glissa à l'oreille :

— Tu pourras te marier, maintenant.

Anna parut offusquée et répliqua sur le même ton :

— Je n'y ai pas pensé, mentit-elle, alors que cela avait été sa première réaction à la mort de son père.

— Que reprochait-il à Émile ? demanda encore Mathilde.

— Je me le suis toujours demandé. Il est aussi riche que Louis et il n’y a aucune tare dans sa famille.

Mathilde serra les lèvres et protesta sèchement :

— Chez Louis non plus il n’y a pas de tare.

— Oui, mais toi, il ne t’a pas interdit de l’épouser.

Mathilde ne répondit pas et se joignit à sa sœur pour apporter des boissons dans la salle où tous les parents attendaient. On avait cessé de parler du défunt et, maintenant, chacun évoquait la famille ; les naissances, les mariages, les disparus... Joséphine était très entourée. Pour la première fois de sa vie, on s’apercevait de sa présence. D’habitude, c’était vers Marcel que tous les visages se tournaient ; aujourd’hui, elle était la douairière, celle qui rappelait le défunt et, comme telle, elle avait droit à tous les égards. Les boissons avaient délié les langues et les conversations allaient *crescendo*. Les hommes avaient sorti leurs blagues de tabac et elles circulaient de main en main. Juliette avait amené ses garçons, Marcel et Jules, et tout le monde se réjouissait de leur bonne mine et des

risettes de Jules qui, à dix mois, tenait déjà sur ses jambes. Peu à peu cependant, les uns après les autres, les oncles, tantes, cousins saluaient la compagnie et prenaient la route de chez eux, n'oubliant pas de se donner rendez-vous pour le jour de la neuvaine ou s'excusant de ne pouvoir y assister. Bientôt ne restèrent plus que les plus proches parents : René et Jeanne, Mathilde et Louis.

— Restez pour dîner, fit Antoine d'autorité, s'adressant à Mathilde et à son mari, vous profiterez de la présence de René et de Jeanne qui ne partent que demain.

— Il ne faudrait pas que la mère de Louis ait des soucis avec les enfants, hasarda Mathilde.

— C'est pas la première fois qu'elle les garde, répliqua son frère.

— On reste, trancha Louis. Ma mère a l'habitude.

Les trois hommes sortirent visiter la nouvelle grange que Marcel venait de faire construire pour plus de commodité. Les quatre femmes se retrouvèrent seules. Joséphine les abandonna pour quitter ses habits du dimanche et Mathilde en profita pour dire à Juliette :